

IV

La robe de la mariée

Il l'aimait et il vint la chercher.

Dès qu'il se vit seul à Parisis, il comprit qu'il n'était pas né pour les misanthropies de la solitude. Il portait sa blessure au cœur, mais il la portait vaillamment, sans la vouloir mouiller de larmes. Puisqu'il avait pris le courage de vivre après la mort de Geneviève, c'est qu'il acceptait sans reculer toutes les batailles de la vie.

On se familiarise avec tout, même avec la douleur — la douleur, fille du ciel — qui répand des lumières divines sur sa robe à larmes d'argent.

Il avait accompagné pieusement la Femme de Neige, une fois morte, jusqu'à Paris. Elle lui avait dit que, puisque sa sœur, la seule qu'elle aimât, était devenue Française par son mariage, elle voulait elle-même devenir Française par sa mort. Cette pauvre femme, qui avait voulu laver son péché parisien dans les neiges de son pays, disait que l'éternité lui semblerait trop froide là-bas. Balzac était son romancier, Delacroix était son peintre; elle demanda à être enterrée dans leur voisinage au Père-Lachaise. Le duc de Parisis se soumit à cette volonté après lui avoir promis un tombeau où il inscrirait ce simple mot : « *Ci-gît qui a vécu.* » C'était elle qui avait voulu cette épitaphe. Elle prouvait ainsi à Octave que son amour lui avait tenu lieu de tout et qu'elle pouvait mourir puisqu'elle avait aimé.

Eh bien, dans ce voyage au Père-Lachaise, quoique Parisis aimât bien tendrement la comtesse de Thorshawen, il ressentit au milieu de sa douleur je ne sais quelle consolation donnée par la mort elle-même. Les tombeaux ont leur poésie.

Ce jour-là, il était allé rêver aussi devant le tombeau de la comtesse d'Entraygues.

Octave n'était pas un rêveur, la vie contemplative ne le prenait qu'à moitié. Son corps robuste se révoltait dans l'esclavage de l'esprit. A cette nature toujours ardente, il fallait toujours l'action. Voilà pourquoi, dès qu'il fut seul à Paris, il décida qu'il ne pourrait vivre sans Violette, car c'est à Paris qu'il voulait vivre.

Mais Violette serait-elle sa femme ou sa maîtresse ?

Octave se demanda donc s'il l'épouserait dans la renaissance de son amour pour elle. Mais il se connaissait, mais il savait que l'opinion ne pardonne pas.

Le mariage serait un des sept sacrements si l'Eglise, « dans son infaillibilité », instituait un huitième sacrement, qui serait le divorce.

Je veux bien que le mariage soit une institution divine et humaine ; j'y vois la main de Dieu, j'y vois surtout la main des hommes. Mais le mariage ne peut garder son prestige et sa force que si on le sauvegarde de toutes les hontes qui rejaillissent sur lui. Arrière

toutes les épouses coupables ! La femme est la vestale du mariage ; c'est elle qui en exprime le sentiment divin, c'est elle qui en entretient le feu sacré. Si elle ne défend pas le seuil de sa porte des trahisons visibles ou invisibles, si elle ne veille pas à toute heure avec le glaive de l'archange sur l'honneur de la maison, il n'y a plus de maison, il n'y a plus de femme, il n'y a plus de mariage.

Ceux qui croient que le mari peut absoudre la femme coupable par le pardon, ne comprennent pas la grandeur du mariage. La femme coupable doit être proscrite et précipitée à tout jamais des hauteurs où règnent la vraie épouse et la vraie mère.

Qu'est-ce que le pardon de l'homme ? une vaine parole. Que dis-je ? une humiliation qui frappe la femme coupable au lieu de la relever.

Dieu seul a pu pardonner à la femme adultère comme il a pardonné à Madeleine, parce que Dieu, sur son passage, a effacé le crime. Mais quoi que fasse l'homme, sa pitié n'est pas la miséricorde. Dieu seul a des sources de grâces pour laver le péché.

Si la femme adultère n'est pas chassée de la maison, la maison appartient à l'ennemi et tombe bientôt en ruine. C'est l'exemple fatal, c'est la maladie épidémique. La femme adultère brave son péché le front haut et donne de l'audace à celle qui n'a pas péché. L'amour coupable ne lui a-t-il pas appris toutes les coquetteries? Elle ne songe plus à être belle pour les siens, elle a abdiqué la beauté des vierges pour la beauté des bacchantes. Il y a des révoltes dans tout ce qui est elle, jusque dans sa chevelure, jusque dans ses robes.

Un galant homme n'a donc qu'une chose à faire quand il est trahi: c'est de chasser la femme de la maison. Il n'y a ni pardon ni repentir qui puissent ramener la dignité, l'amour et le bonheur. La marque du mal sera toujours là, flamboyante pour tous les deux. Que dis-je, pour tout le monde. Il n'y a pas d'illusions à se faire, nul n'oubliera, c'est la loi fatale.

L'Eglise, qui a ses heures de châtement, a trop souvent ses heures de pardon. Elle ne s'est pas indignée assez haut contre l'indignité de la femme dans le mariage. Elle n'a pas proscrit

assez fièrement la pécheresse qui se réfugiait dans le mariage. Toute fille qui a péché ne doit pas trouver cette porte ouverte; la vertu seule a droit de cité dans cette forteresse du devoir absolu. Il ne faut pas que le mariage soit un refuge de filles repenties ni un couvent de femmes adultères, sinon il n'y a plus de mariage.

Voilà pourquoi tout mari qui pardonne à sa femme, tout amant qui épouse sa maîtresse, sont coupables au même degré du crime de lèse-mariage. Ils ont beau s'imaginer qu'ils s'abritent contre l'opinion, ils s'aperçoivent bientôt que l'opinion ne transige jamais. Peut-être sont-ils dans la voie de Dieu, mais ils ne sont pas dans la voie des hommes. Or ils vivent avec les hommes.

Et quel supplice de tous les instants! Ils ont beau vouloir oublier, ils sentent bien qu'on n'oublie pas autour d'eux. C'est à qui jettera la première pierre. A moins que l'adultère soit une faute bien cachée comme celle de Bérangère: Monjoyeux n'avait à s'humilier que devant lui-même.

A tout prendre, dans le monde comme il

est, un homme qui vit avec sa maîtresse marche le front haut, si cela lui plaît, tandis que celui qui a épousé sa maîtresse ne peut masquer dans son expression la vague inquiétude de l'opinion publique. Il a peut-être bien fait, mais tout le monde parle mal de lui, parce que les paroles de ce monde ne sont pas paroles d'Évangile.

C'étaient là les idées du duc de Paris ; quoiqu'il se moquât de tout, il avait le préjugé de l'opinion. Il disait que l'opinion entre pour une part dans la bouffée d'air qu'on respire. Il ne voulait donc pas se mettre en guerre avec l'opinion.

— Si j'épousais Violette, se disait-il, elle serait plus heureuse aujourd'hui, mais demain ! Le mariage sauvegarde mal l'amour, la peur de le perdre, voilà la vraie sentinelle.

Et pourtant les bonnes gens de sa province ne trouveraient-ils pas quelque peu étrange de le voir vivre avec sa cousine sans avoir été à l'église ? On accuserait Violette. Mais elle était si bonne qu'on l'appelait l'ange de la charité. A force de donner aux pauvres, elle obtiendrait quelques indulgences du ciel et de la terre.

Dès sa première visite à Pernand, Octave s'aperçut qu'il lui serait bien difficile de reconquérir Violette comme maîtresse. Elle avait pour lui tout le charme du passé, toutes les tendresses, toutes les effusions ; mais quoiqu'elle ne marchandât pas sa vertu elle s'arrachait de ses bras comme si elle vit l'abîme devant elle. Lui d'ailleurs, qui ne s'arrêtait jamais dans la bataille, ne voulait pas triompher coûte que coûte, tant il avait peur de causer un chagrin à Violette.

Quelques jours se passèrent. Violette ne prononça pas une seule fois le mot mariage, elle-même ne se sentait pas digne des joies sévères de la vertu. Elle subissait, sans colère, la peine de son péché.

Un jour pourtant qu'elle traversait le parc de Champauvert dans une promenade à cheval avec son cousin, elle vit passer une jeune mariée vêtue de blanc et couronnée de fleurs d'oranger.

Deux larmes mouillèrent ses beaux yeux.

Le duc de Paris, qui sentit le contre-coup, lui dit gaiement :

— Voilà les mœurs de l'âge d'or.

— Oui, murmura Violette, cachant ses larmes par un sourire, cette robe-là est bien mal faite, mais comme je la porterais de bon cœur!

Et elle s'empressa d'ajouter :

— Je n'en ai plus le droit. Worth pourra me faire les plus belles robes du monde, — toutes les modes, toutes les couleurs, toutes les fantaisies, — mais jamais la robe de mariée!

Le soir, quand Violette fut retournée à Pernand, le duc de Parisis se sentit plus profondément amoureux qu'il n'avait été jusque-là.

V

Mademoiselle Chonchon

Le duc de Parisis craignait le bruit. Les petits journaux — qui sont devenus de grands journaux — avaient émietté sa vie pour la jeter en pâture à toutes les curiosités gourmandes de la foule. Mais, après le tapage de la tragédie d'Ems, le silence s'était fait peu à peu sur son nom. Au bout de deux années il n'était plus question de lui, les mœurs parlementaires avaient agité l'opinion qui ne se retournait plus que çà et là vers les aventures galantes des hommes à la mode. Les équipées patriotiques des irréconciliables paraissaient plus amusantes encore que les équipées amou-